



LE REVOLTE

Organe Anarchiste, paraissant chaque quinzaine

RÉDACTION - ADMINISTRATION : Léon de ROOS, 29, Rue Clémentine, 29, Laeken - Bruxelles.

Socialisme et Anarchie

« Frères = Ennemis »

La haine apparente et réciproque qui anime anarchistes et socialistes, s'est-on demandé ce qui la détermine? Pour que nul apaisement ne se puisse faire, pour que toute entente soit rendue impossible, il n'échappe à personne que les motifs du conflit doivent être bien puissants. Mais où résident-ils? Est-ce en des dissensions de tendances qu'un compromis équitable pourrait, sinon dissiper, du moins atténuer en une large mesure? Non. Est-ce donc en des rivalités de chapelle ou de boutique, en des questions de prééminence sur le mouvement social, en des antagonismes d'intérêts ou d'ambitions? Pas davantage. L'attitude des anarchistes prouve qu'ils sont désintéressés. Ils ne rêvent pas de substituer leurs personnes aux forces de l'Evolution; ils n'aspirent pas à diriger le mouvement ascendant des classes prolétariennes. Leur seule ambition — et elle est noble — serait d'assurer le triomphe de ce qu'ils considèrent comme la vérité sur le Mensonge et l'Erreur. Leur psychologie si bien scrutée par Hamon, leur morale si magnifiquement exposée par Kropotkine, repousse loin d'eux tout soupçon de duplicité. Dès lors, pour connaître l'origine et la cause du conflit, dont nous parlons il importe d'approfondir les idées, de confronter les doctrines. Là seulement on découvrira les incompatibilités, les antinomies irréductibles qui rendent illusoire jusqu'à l'absurde, toute espérance de rapprochement.

En son ampleur philosophique, l'anarchisme procède d'une méthode à la fois déductive et intuitive, analytique et synthétique, allant de l'effet à la cause et inversant, du sommet à la base, du composé au composant et *vice-versa*, ne concluant jamais qu'*a posteriori*.

Le socialisme, en la formule « scientifique » que lui donnent ses grands prêtres, procède de la déduction unilatérale et dogmatique dans laquelle, arbitrairement,

se casent des faits qui, avec leurs contingences propres, contredisent le système.

Dans l'anarchisme règne l'atmosphère vivifiante du libre examen, la plus large intuition de l'Histoire et de la Vie. La doctrine socialiste, au contraire, donne l'impression de la sécheresse, de l'aridité. Les compartiments rigides qu'elle offre à la classification des phénomènes, la rigueur de ses jugements rectilignes, mathématiques, ses tendances à l'absolu, lui procurent l'aspect d'une Religion d'Eglise ou d'Etat, hors de laquelle il n'est ni vérité ni salut. L'esprit humain est mal à l'aise en ce milieu dénué de souplesse et d'horizons. Une telle doctrine qui a recours au dogme pour se fixer, aboutit fatalement à l'autoritarisme. Que dis-je, elle est autoritaire en son essence, en ses moyens. Et c'est contre ce vice rhédibitoire du socialisme dit *scientifique* que les anarchistes — amants fanatiques de la liberté au dire de Bakounine — s'indignent et s'insurgent. Une passion les étirent, une force les soulève, un instinct profond les agite contre tout ce qui a recours à l'autorité ou pour se fonder ou pour dominer. La protestation anarchiste n'est pas particulière à l'une ou l'autre forme d'autorité, à l'une ou l'autre *cratie*: elle s'applique à toutes, indistinctement. Tant que nous restons dans le domaine des abstractions, des doctrines, des systèmes, notre protestation intérieure suffit. Mais quand en vertu de ces abstractions telle coterie, caste, classe, parti, état-major, Eglise ou Etat appesantit son joug sur nous, nous nous rébellons nécessairement. Les actes appellent les actes.

*
**

Lorsque des socialistes nous sermonnent et nous prêchent le désarmement, jamais efforts ne furent plus vains. Ces braves gens, dont les intentions peuvent être très pures, ne considèrent pas que pour *désarmer*, deux choses seraient nécessaires, dont l'une au moins indispensable. Il faudrait que nous, anarchistes, nous abdiquions le sentiment de liberté individuelle, que nous avons fort développé: autant demander notre suicide. Ou bien il faudrait que les socialistes, ayant purgé leurs

doctrines de tout dogme et de toute autorité se missent à pratiquer des mœurs sincèrement libertaires qui concilieraient toutes choses. Or, si nous constatons que nombre de socialistes font l'effort de pensée suffisant pour venir à nous, que d'autres, plus nombreux encore agrément notre idéal, mais restent « dans le Parti » par esprit d'opportunisme ou par tactique — gens avec lesquels, d'ailleurs, nous ne faisons point trop mauvais ménage — les chefs socialistes (qui s'oublent parfois jusqu'à faire d'importants emprunts théoriques à l'Anarchie), manifestent, dans toutes les circonstances de leur vie publique, la plus sectaire intransigeance. Ces hommes nous apparaissent comme un danger, un obstacle pour notre libération. Leurs inconséquences, leur illogisme, l'écart énorme qui existe si souvent entre leurs principes et leurs agissements, nous les font considérer comme des ennemis et des pires. Nous connaissons les maux qu'ils ont causés. A les observer de près il semble bien, du reste, que les principes dont ils se servent sont le paravent d'appétits inavoués. Le plus clair de leur philosophie, ils le tirent de leurs propres actes, à la manière des Casuistes de la Compagnie de Jésus. Au demeurant leur qualité de pontifes les place hors de discussion. Ce n'est que dans les grandes occasions qu'ils jugent bon d'interpréter tel chapitre de l'Évangile en faveur de leurs agissements...

Ceux qui nous font grief de combattre, avec des armes loyales, les chefs collectivistes — fermant les yeux sur la déloyauté des procédés dont nous sommes victimes en retour — ceux qui déplorent notre critique acerbe, et nous exhortent, dans l'intérêt de la propagande, à changer de voie, témoignent par là qu'ils nous connaissent bien mal. S'ils nous comprenaient mieux, ils s'abstiendraient de nous demander l'impossible. Dans leur ignorance des raisons péremptoires sus-exposées, ils devraient pourtant penser que toute action engendre inéluctablement une réaction de même ordre. Nous sommes, vis-à-vis des collectivistes autoritaires, des réagisseurs. Nous réagissons envers eux avec la même tenacité qu'envers la tyrannie bourgeoise. Une force d'oppression considérable se dégage des organisations dites « socialistes ». Notre lutte contre elles n'est qu'un aspect parcellaire de notre résistance d'hommes libres à toute tyrannie majoritaire ou dictatorial. La stupidité des masses embrigadées nous paraît immense, quelle que soit la cocarde distinctive des bergers, et la scélérate des gouvernants, de tous les gouvernants, ne nous est pas douteuse. De ce que les chefs socialistes s'attaquent au Pouvoir Bourgeois (dans le but d'y substituer l'État populaire dont ils auront les rênes en main), il ne s'en suit pas que nous devons déposer nos griefs. Luther attaquait la Papauté, mais c'était pour devenir Pape de l'Église Réformée. Les Anabaptistes de Munzer (1), ces anarchistes de la Réforme, entrèrent en lutte contre lui. Alors, comme au

sein de la Grande Internationale et comme de nos jours, c'est toujours le même instinct libertaire, le même tempérament autarchique aux prises avec l'Autorité. Le conflit est dominant. Il n'appartient à personne de l'éluider ou de le nier. Toutes les sollicitations dans le sens d'une entente, d'un « désarmement » ne peuvent qu'échouer. Si elles durent systématiquement, elles ne peuvent qu'irriter les susceptibilités, qu'exaspérer les haines. C'est, en effet, ce que l'on constate présentement en France.

RHILLON.

(1) La Réforme peut être considérée comme un retour au christianisme original — retour provoqué par les abus criants de l'ultramontanisme et la corruption papale.

Deux mouvements se manifestèrent : l'un, superficiel et dogmatique, ne s'attaquait qu'à la Papauté; l'autre profond, plus intense, affirmait le réveil du vieil esprit égalitaire des évangiles et leurs tendances au communisme. Le moine Luther fut l'initiateur et le grand chef du premier mouvement. La secte des Anabaptistes fut la promotrice du second.

C'est dans la ville de Munster que les anabaptistes, avec Jean de Leyde commencèrent l'application de leurs idées. Ayant chassé la frocaille, ils instaurèrent un communisme très large et résistèrent pendant un an à une armée d'assiégeants. Finalement, ils furent vaincus. Jean de Leyde endura un supplice atroce. Mais le mouvement rayonna dans les campagnes, Nicolas Stork et l'ex-prêtre Thomas Münzer furent ses propagateurs les plus ardents. « *Nous sommes tous fils d'Adam, prononçait Munzer, il n'est donc pas juste que les uns meurent de faim, tandis que les autres se délectent dans l'abondance. Les apôtres n'eurent rien en propre; dans la primitive Église, tous les biens étaient communs. Jusqu'à quand tolérerons-nous les exactions des princes? Combien de temps traînerons-nous dans l'ignominie, une vie chargée de privations et de misères? Si la nature nous a fait nâtre libres, pourquoi cette servitude? La fortune a répandu des biens sur la terre, elle veut que nous en jouissions; elle ne veut pas que ces biens que nous travaillons à produire nous accablent de maux! Debout, préparons-nous à secouer le joug.* »

Ce langage reflétait trop bien le sentiment intime du peuple pour ne pas éveiller d'échos aux cœurs des paysans. Bientôt sur l'étendue de plusieurs provinces, en Franconie, en Thuringe, en Alsace et même en Suisse la guerre aux châteaux et aux Églises fut déclarée au cris de « *Plus de prêtres! Plus de dîmes! Plus de redevances! Plus de serfs! Plus de Maîtres! Plus d'injustices!* » En guise d'emblème les terriens avaient pris un soulier.

Ce mouvement promoteur et grandiose fut cependant étouffé. Il était trop imprégné de mysticisme. Munzer fut pris et décapité et cent mille paysans furent exterminés... Luther s'étaient montré l'un des ennemis les plus acharnés de Munzer; pour en triompher il n'avait pas craint de s'allier aux seigneurs et aux évêques. Et quand Munzer fut mort, Luther piétina son cadavre.

L'antagonisme de ces deux hommes, de ces deux tempéraments s'est retrouvé dans l'Internationale entre Marx et Bakounine ou Proudhon; il se retrouve aujourd'hui, entre les socialistes autoritaires qui veulent tout

par l'Etat et les socialistes anti-autoritaires qui veulent tout contre l'Etat. La similitude va très loin dans les gestes et dans le langage. Les imprécations de Marx contre l'Etat peuvent être mises en parallèle avec les imprécations de Luther contre Rome: « Si la fureur des suppôts de Rome doit continuer, écrivait Luther en 1517, il ne nous restera plus d'autre remède que la violence. L'empereur, les rois et les princes feraient bien de s'armer et d'attaquer ces pestes du genre humain. Quand nous châtiions les voleurs par la potence, les brigands par le glaive, les hérétiques par le feu, pourquoi ne passerions-nous pas par les armes ces magistrats de perdition, ces cardinaux, ces papes et toute cette canaille de la Sodorne romaine qui corrompt sans fin l'Eglise de Dieu? Pourquoi ne laverions-nous pas nos mains dans le sang? » Ce langage n'empêchait nullement Luther de reconstituer une Eglise aussi intolérante que l'autre. Pareillement chez Marx et ses disciples. Et quand Munzer écrivait à Luther: « Par toi le Pape a été frappé au cœur. Le bel effort, si tu laisses vivre dans ton église, les abus, les désordres, les injustices dont le pape n'était que la personification! Achève ou renonce à l'appeler réformateur. Ce qu'on laisse subsister du passé, dans les institutions et les croyances le ramène bientôt tout entier sur la terre. Il n'y a pas de milieu. Tout en réformant les rapports de l'homme avec la divinité, il importe surtout de réformer les rapports sociaux. Quand, dans la Société, l'un vit au détriment des autres, quand la main droite ravit le pain à la main gauche, c'est comme si un homme se repaissait de la chair de son semblable » toute relation d'idée à part, on croirait entendre des anarchistes reprochant aux chefs socialistes leur reconstitution néfaste de l'Etat, la vanité des demi-mesures qu'ils opposent au malaise social, l'inanité de leurs réformes...

DEUX LETTRES

A titre documentaire et pour apporter notre modeste contribution au « désarmement des haines », nous donnons ci-dessous deux lettres, la première émanant du Comité pour la libération de Malatesta, l'autre étant la réponse des sociaux-démocrates anglais.

Londres, 14 juin 1912.

CHER CAMARADE,

Lors d'un meeting de notre Comité, il fut décidé à l'unanimité, d'inviter votre parti à envoyer un délégué pour collaborer avec nous, afin que le dit Comité soit composé du plus grand nombre de personnes sympathisant avec le but qu'il poursuit.

Nous avons résolu d'élargir le champ de notre agitation et nous sommes sûr d'avoir l'approbation de personnages connus y compris des députés et autres personnes influentes.

Dans l'attente de votre réponse favorable, fraternellement

J.-P. TANNER
secrétaire.

RÉPONSE

M. J.-P. TANNER,
Comité pour la libération de Malatesta

MONSIEUR,

Votre lettre, invitant le Parti socialiste de la Grande

Bretagne à envoyer un délégué pour collaborer avec vous a été soumise au Conseil du Parti. Celui-ci me charge de vous informer que jamais et sous aucun prétexte le P. S. ne collaborera avec les ennemis de la classe ouvrière, et qu'en conséquence il décline votre invitation.

Votre Monsieur Malatesta n'est qu'une victime, s'il en est une, de la méthode d'action que lui et vous, vous propagez et qui ne fait que répandre la confusion dans les cerveaux ouvriers.

Aussi quand vous suppliez que Malatesta soit grâcié, vous montrez que votre lâcheté est dépassée par votre hypocrisie et quand vous exigez sa libération vous êtes tout simplement grotesques.

En vous figurant même pour un instant, que le P. S. pourrait être détourné de son devoir envers la classe ouvrière en s'associant temporairement avec « des personnages connus y compris des députés et autres personnes influentes », vous montrez non seulement que vous connaissez très mal la force morale et l'intégrité du P. S. mais encore vous mettez à nu toute l'hypocrisie, tout le bluff, toute la dégénérescence mentale des ultra révolutionnaires: les anarchistes, ces géants antipolitiques qui maintenant aspirent à la gloire de s'associer avec « des députés et autres personnes influentes ».

Dans l'intérêt de la classe ouvrière nous déclinons votre invitation en criant: A bas l'Anarchie! vive le Socialisme! »

LE PARTI SOCIALISTE
de la Grande Bretagne

Par ordre, le Conseil

C.-L. COX,

Secrétaire général

(The Socialist Standard, cité par Freedom).

Ajoutons que cette goujaterie ne nous attriste ni ne nous surprend, venant d'où elle vient. Ses auteurs sont en effet les mêmes personnages qui, l'an dernier, ainsi que nous l'avons rapporté, lançaient contre Emma Goldman l'accusation d'appartenir à la police internationale.

Sommés de fournir la source de leur information, ils durent confesser qu'ils la tenaient d'un M. Olarovsky, lequel n'était autre que le chef des mouchards, accrédité par le Tsarisme auprès des gouvernants des Etats-Unis!

SUR LA VÉRITÉ

Un journal américain a ouvert une enquête à l'effet de savoir ce qu'il adviendrait de la société si chacun s'engageait à donner les vrais mobiles de ses actions. Nombre de notabilités, entr'autres le maire de New-York, Gaynor, ont répondu avec franchise qu'à leur sens la proclamation de la vérité entraînerait une perturbation inouïe du milieu social, une anarchie complète.

C'est l'aveu candide, que tout, en notre joli monde: état, institutions, groupes, castes, lois, mœurs, morale, tout repose sur le mensonge, sur l'hypocrisie, le faux-semblant, l'insincérité érigées en vertus civiques et en système de gouvernement.

G. Palante, dans son Précis de Sociologie (un livre qui devrait être lu) avait déjà dénoncé, après Stirner, Ibsen, Nordau et bien d'autres penseurs, le mensonge des conventions sociales, le mensonge des collectivités, l'hypocrisie grégaire (de grex: troupeau). M. Le Dantec lui-même, n'avait pas craint de mettre en exergue du

dernier de ses livres, cette phrase : « Si l'égoïsme est la base de l'édifice social, l'hypocrisie en est la clé de la voûte ». Voici que la voix géante de M. Tout le Monde, tonne que le mensonge est indispensable et la vérité impossible. M. Tout le Monde, pour cette fois et à rebours de sa coutume, dit vrai. Vu l'état des choses, il est en effet conjecturable qu'un accès général de sincérité provoquerait un chaos indicible. On ne s'imagine pas le trouble qui résulterait d'une confession publique dans un milieu comme une ville d'eau par exemple, où se concentrent présentement, la fine fleur des gens civilisés: les aristos décrépis et les roturiers parvenus, l'élite dorée et dirigeante. L'idée d'une telle confession ne se soutient même pas, tant elle paraît absurde de prime abord et, si l'on peut dire, « contre nature ». Il n'y a que les raskolnicks de Russie, gens primitifs et dénués d'usage, pour se confesser sur la place publique. Et il n'y a plus, dans nos pays de vieille civilisation, que de rares hurluberlus pour vouloir vivre dans la « maison de verre », à l'instar des philosophes du passé. Pour que *le beau monde* — ce qui s'appelle *le beau monde* — se laisse aller à de pareilles extrémités, il faudrait supposer qu'un vent de folie s'en est emparé. Le mensonge est son élément vital; l'hypocrisie son moyen. Si par inadvertance les masques venaient à fondre comme cire au soleil il serait à craindre que, de ces milieux d'apparences si policées, si raffinées, si parfumées, si vernissées, il ne restât qu'un infect pullulement animal aux purulences ignobles. Heureusement que longtemps encore, la Déesse Hypocrisie voilera, d'un geste chaste, les actions des grands et sauvera comme, on dit, la « face des choses »...

*
**

Il y aurait d'ailleurs injustice à prétendre que la duplicité est le propre des hautes classes. A tous les échelons de la hiérarchie, l'hypocrisie est la bienvenue ainsi qu'en atteste l'aphorisme populaire : « toute vérité n'est pas bonne à dire ». Convenons que si cette maxime n'empêche la calomnie ni la médisance de causer leurs ravages, elle retient les paroles de franchise, les accents de loyauté qui pourraient désagréger la masse. On bave, on claboude sur l'un et sur l'autre en façon de passe-temps (les jours sont si ternes), — on éjacule son venin à toute occasion et l'on aime à couvrir de boue amis comme adversaires, c'est une pente facile. Mais quand il s'agit de faire un aveu pénible, de confesser courageusement ses torts, de reprocher à autrui sa palidonie, d'exprimer sa pensée sans calcul et sans feinte, les bouches restent closes. On craint de « se faire des ennemis ». On a peur de « s'attirer des désagréments », des ennuis. Pour se donner une contenance on invoque des raisons qui n'en sont pas; on affecte un certain détachement; on se drape de scepticisme; on s'exerce à l'ironie. Et tandis qu'on se persuade à soi-même de n'être ni un lâche ni un dégoûtant, on passe, par devant ses pareils pour un « bon garçon », un « chic type » qui a du « savoir vivre » de « bonnes manières ». A un degré de duplicité et de perversité supérieure, on devient l'*arriviste*, l'*adapté*, le *politicien* vivant de l'exploitation du troupeau...

Somme toute, dans la tragi-comédie sociale, l'immense majorité des humains jouent leur rôle en conscience. Tous sont d'ailleurs façonnés sur le même moule par les Religions et l'Autorité. Avec les idées-forces, les préjugés, les ambitions, les besoins, les appétits qui n'ont pas encore eu le temps de s'épurer et de se différencier et déterminent des actes identiques, la vie sociale apparaît aux uns comme une farce: d'autres la considèrent comme une sorte de *cross-country*. Il va de soi qu'entre partenaires ou compétiteurs poussés à l'accomplissement d'actes concourant à un même but: réussir, on s'absout aussi vite que l'on se comprend. Les plus adroits ou les plus forts parviennent au succès. C'est tant mieux pour eux. Les plus faibles restent « en carafe » et c'est tant pis. Ils se vengent de leur échec en glorifiant les forts... C'est encore un dicton populaire que celui-ci « il faut toujours se mettre du côté du manche »!

*
**

Si l'on approfondissait le mensonge, on arriverait infailliblement à reconnaître que les sociétés et les groupes qui ont existé jusqu'alors sont soumis à sa loi. Pour se conserver toute association doit mentir à chacun de ses membres considérés individuellement. *L'Etat*, a dit Nietzsche, *est un monstre froid, et voici le mensonge qui rampe de sa bouche: moi l'Etat, je suis le Peuple*. Ce qui est vrai pour l'Etat est vrai pour un parti, pour une caste, pour une coterie, une chapelle, une église, un comité, une fédération ou une confédération quelconques, d'où le principe d'autorité n'est point banni. Les membres étant scellés par l'autorité, l'agglomération qu'ils forment a besoin du mensonge pour ne pas s'effriter. Un groupe, une caste, un Parti, un Etat, une Société ne craignent rien au delà de la vérité. Aussi les voyons-nous dans tout le cours de l'Histoire et universellement frapper d'ostracisme et proscrire les hommes véridiques, les sincères, témoins clairvoyants de l'Iniquité qui se refusent à en être complices.

Si se révolter contre l'ordre des choses établi est un crime intolérable, le seul fait de ne point s'incliner devant l'autorité du Nombre en est un autre. Et il serait difficile de dire quel est le plus haï du révolutionnaire qui s'insurge ou de l'homme fier qui, sans attaquer, refuse simplement de pactiser avec l'Erreur, le Mensonge ou le crime. Quel qu'il soit le non-conformiste est l'Ennemi de la société. Ce n'est pas seulement l'organisme de coercition gouvernementale qui sévit contre le réfractaire, l'inadapté, le rebelle, l'en-dehors, le groupe en son entier dispose de moyens susceptibles de l'éliminer rapidement. Ibsen, dans son *Ennemi du Peuple*, a supérieurement dépeint la vindicte féroce d'une multitude s'affirmant contre l'homme seul qui, pour le bien de tous, proclame la vérité.

*
**

Tout conspire, tout se ligue, tout se coalise, tout fulmine l'anathème contre la vérité. C'est vrai. Mais il est non moins vrai que cette vérité maudite, exécrée, redoutée, exerce sur l'élite des hommes, pionniers de l'avenir, comme une fascination. A qui elle se révèle dans toute sa splendeur, elle devient l'amante. Fût-ce au fond d'une geôle, au pied d'un gibet, d'un hâcher, d'un échafaud, l'homme de la vérité sourit à son idole.

Le vieux monde encerclé de ténèbres fétides s'allume aux horizons. Une clarté se diffuse graduellement. Malgré Dieu le Père, exécrable despote de la nuit, Satan, porteur de vérité, prend possession de la Terre. La Désobéissance et la Révolte s'installent avec lui.

RHILLON.

Manifeste Antimilitariste

Voici venir l'encasernement des fils de prolos. Il importe que nous lancions un manifeste pour rappeler aux pauvres bougres que sous la livrée du crime ils doivent rester des hommes.

Que les militants se hâtent de nous envoyer leurs commandes et leurs fonds.

Ont souscrit: Z. P. à P., 2 fr.; Xr. à V., 1 fr.

LA TIRELIRE DU « RÉVOLTÉ »

A. G. à U., 5 fr.; G. P. à U., 2,50 fr.; A. L. à A., 1 fr. 50; Un groupe d'ouvriers carrossiers 2 fr. 20; A. L. à Am. Sp. à C.

CORRESPONDANCES

Diverses librairies. — Ne faisons pas de réductions spéciales, vu l'extrême modicité du prix d'abonnement.

Kr. à R. — 2 fr. 50 touchés rue d'Edimbourg, à ta disposition.

Ledoux à Liège. — 25 numéros te suffisent-ils?

H. H. à C. — Bien reçu lettre. Passe me voir quand tu viendras à Bruxelles.

Imprimerie spéciale du *Révolté*

Gérant: LÉON DE ROOS, 29, rue Clémentine, Laeken-Bruxelles.